

LE PÈRE PEINARD

RÉFLECS D'UN GNIAFF



Abonnements :

Un an, 6 francs.

6 mois, 3 francs.

3 mois, 1 franc 50.

Un numéro tous les dimanches

Bureaux : 16, Rue du 4-Septembre, Paris

ENCORE LE SIFFLAGE UNIVERSEL

Nom de dieu, ça pleut les coups de gueule, les coups de pied et les coups de poing sur la gueule.

C'est qu'aussi la période électorale est définitivement ouverte.

Le Père Peinard a déjà pas mal jacté sur la naïveté de ceux qui s'imaginent améliorer leur sort en foutant dans l'urne un carré de papier.

Il est bon ce chiffon, tout au plus à faire un torchon cul, et encore le vieux bouiffe aurait peur d'attraper des hémorroïdes en s'en servant.

Les gouvernants et les richards savent bien que pendant que le populo vote, il ne songe pas à se révolter contre les mistoufles qui lui sont faites ; il espère toujours qu'il n'y aura pas besoin de se foutre un coup de torchon.

Malheureusement, comme disait un type d'Alboche qui a écrit des bouquins sur la question sociale : « La force est l'accoucheuse des Sociétés. »

Ce que les bons bougres avaient déjà, depuis longtemps, exprimé d'une façon plus claire en disant : « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. »

Mais les plus cochons, les plus canailles ou les plus tourtes, sont, sans contredit, les prétendus socialistes révolutionnaires qui la font au suffrage universel.

On n'a pas idée des boniments qu'ils tiennent aux pauvres bougres qui sont encore assez simples pour croire en eux.

Ça ne vous servira à rien de voter, leur disent-ils c'est pour ça, que nous sommes révolutionnaires ; mais, en attendant, votez tout de même et surtout votez pour nous.

Comment la trouvez-vous celle-là, les aminches ?

Moi, je dis que c'est de la crapulerie pure. Comment, tas de salops ! vous déclarez que le vote ça fait l'effet d'un cautère sur une jambe de bois et vous invitez les pauvres bougres à dépenser leur temps, leurs forces et surtout la galette (eux qui en ont si peu) à faire élire des députés qui se foutent d'eux comme les autres, ou qui, en mettant les choses au mieux, ne pourront absolument rien faire pour les sortir de la purée.

On l'a bien vu par l'exemple de Félix Pyat qui promettait monts et merveilles et qui, une fois élu, tout en n'étant pas un mauvais bougre, n'a pu rien faire que des couillonades.

Le suffrage universel ne sert qu'à diviser les travailleurs qui, étant tous également exploités devraient tous se réunir contre l'ennemi commun.

Voyez, par exemple, dans le dix-huitième. Il y a maintenant trois armées ennemies qui passent leur temps à se cogner dessus : l'une en tient pour Joffrin dit la gueule torse, l'autre pour Totole de la Forge ou plutôt de la farce, l'autre pour Barbenzingue.

Mais, je me trompe, il y en a encore une qua-

trième, toute petite celle-là mais qui fait le plus de pet possible. Elle veut faire passer un candidat qui se dit socialiste révolutionnaire.

Eh bien, ces quatre armées sont formées en majorité de prolos, tous aussi déchards les uns que les autres, et qui, au lieu de se foutre mutuellement des gnons, feraient bougrement mieux de lâcher leurs candidats et d'unir leurs efforts contre les jean-foutres qui les font trimer à leur bénéfice.

C'est pas dans l'Aquarium qu'on fera la Sociale, nom de dieu ! C'est dans la rue.

C'est dans les usines où les ouvriers, un beau jour, à bout de patience et comprenant enfin qu'ils sont des machines à enrichir les patrons, serreront la vis à ceux-ci.

C'est dans les champs où les turbineurs de la terre, mangés vivants par l'usurier, l'huissier, le percepteur, les grands proprios, prendront leur faux, leur fourche et comme leurs paternels, il y a cent ans, iront casser la gueule aux richards qui vivent de leur misère.

C'est dans les mines où les pauvres bougres, ayant soupé des coups de grisou et du travail dans la nuit à mille pieds sous terre, feront faire le saut à leurs Watrins.

C'est dans les casernes où les jeunes gens, arrachés à leurs frangins, aux vieux parents demeurés sans appui, à la petite connaissance qui attend, triste souvent avec un polichinelle dans le tiroir, finiront

bien par se servir des flingots qu'ils ont en mains pour leurs bourreaux.

Donc, les copains, au lieu de vous décarcasser pour envoyer à l' Aquarium des types qui vous laisseraient en plan (les ouvriers que vous avez eu la sottise d'y envoyer vous ont lâchés aussi salement que les avocats) réservez vos forces et votre galette pour propager les bonnes idées, faire des brochures expliquant la vérité aux plus simples et surtout vous procurer des joujoux pour la faire danser avant peu à la sacrée fripouillerie des gouvernants et exploités.

LES ELECTIONS DU 22 SEPTEMBRE

Comme on donnait le dernier coup de fion à mes flanches de la semaine passée, les grosses légumes du ministère réunis pour la circonstance à Fontainebleau, dans une turne archi-royale — en honnêtes républicains qu'ils sont — décidaient que les élections législatives auront lieu le 22 septembre.

Vrai, c'est cochon de leur part de n'avoir rien téléphoné au Père Peinad; ça me fout d'une semaine en retard, pour jacter de ça aux copains.

Pour lors je commence par indiquer la marche à suivre pour les aminches qui veulent se porter candidats pour la foôrme, nom de dieu pas autrement!

Il faut sur un papier à chandelle quelconque, faire sa déclaration à peu près dans ces termes:

Je sousigné, (noms, âge, domicile et tout le diable et son train) déclare me porter candidat pour les élections législatives du 22 septembre, dans la circonscription de.... département de....

On fout son pataraphe au bas et on va faire, avec deux témoins légaliser sa signature à la mairie du patelin qu'on habite. Après quoi, y a plus qu'à faire parvenir ce torchon de papier au préfet.

Faut que ça soit fait au moins *cinq jours* avant le 22.

C'est déjà beaucoup de se soumettre à ces bricoles, je crois qu'il n'est pas utile d'aller poirotter à la Préfecture *du département où on se porte*. D'autant plus que ça peut être loin, et que nous autres trimes-dur avons autre chose à faire.

Or donc, on se contente de foutre le papier dans une enveloppe, et de l'expédier au préfet, en y ajoutant un bout de ba-billarde pour lui faire savoir qu'il ait à envoyer son récépissé. Afin que la lettre ne *s'égare pas en route*, les copains pourront s'ils le veulent la faire *recommander* au bureau de poste; pour huit sous au lieu de trois, ils en voient la farce — et le préfet ne peut pas dire qu'il n'a rien reçu.

Après quoi on est candidat! Ils doivent donner un récépissé — mais nous n'avons pas à nous démancher pour si peu, et s'ils veulent le garder c'est leur affaire.

Les affiches vont être prêtes; les copains qui en ont demandé les recevront d'ici peu; ils n'auront qu'à coller avec un timbre humide, leur nom à côté du mot *Vu, le Candidat....* et le tour est joué! Les affiches sont bonnes à coller, et y a pas de flicks aussi grincheux qu'ils soient, qui aient le droit de les arracher.

Si ça se présentait et que quelques bons bougres veuillent rigoler ils pourraient conduire le sergot au poste — ou turellement en sous main ses chefs le féliciteront d'avoir arraché les affiches — et l'engueuleront pour s'être laissé pincer.

Que les copains qui n'ont pas encore demandé d'affiches et qui en désirent se démanchent — elles leur seront livrées au prix convenu: trente sous le cent.

L'Attaque, vient de faire paraître son numéro épatant contre la fumisterie du vote. Il est livré aux copains à 2 francs le cent, 2 fr. 50, franco. Adresse, 120, rue Lafayette, Paris.

LA RÉUNION DES COPAINS

C'est dimanche dernier qu'a eu lieu dans une chouette turne, à la salle du Commerce, la réunion de tous les bons zigues venus à Pantin pour jacter de la Sociale.

On était bien six cents d'empilés-là ! Foutre, ça a fait un rude plaisir au Père Peinard de voir cette floppée de gas d'attaque, Angliches, Alboches, Macaronis, Espagnols et Belges. Bref y en avait de tous les patelins, et ils gueulaient tous comme un seul homme « Vive la Révolution ! Vive l'Anarchie ! »

On ne s'est pas décarcassé pour nommer un président et tous les accessoires. A quoi ça sert ? A emmerder les copains qui sont dans la salle, et rien de plus.

En outre le temps qu'on passe à votailier pour les nommer, on l'aurait plus chouettement employé à entrer dans la discussion.

C'est comme ça qu'ont fait les copains, suivant leur habitude. Et malgré qu'il y eut des types de tous les patelins, on ne s'est pas chamaillé et personne n'a eu le nez mangé.

Tout s'est passé à la bonne franquette ; chacun a parlé à son tour, sans foutre des coups à celui qui parlait avant lui — tout ça parce qu'il y avait pas de président pour faire du désordre !

Les copains d'Espagne ont ouvert la séance ; dans de baths discours, car ils dégoisent très proprement le français, ils ont montré que la situation des turbineurs est chez eux aussi dégueulasse qu'ici. Aussi la propagande des idées révolutionnaires y marche-t-elle à grand train, — et toute la fripouille des gouvernants, légumeux, richards et ratichons, commence déjà à avoir un trac épataant.

Une autre chose que tout le monde a bougrement trouvée très bath, c'a été un flanche bougrement tapé d'une floppée de copain anarchos d'un petit patelin de Lot-et-Garonne qui

s'appelle Bouglon. Les types vivent au milieu des campluchards, et ils connaissent bien leur situation.

Dans leur manifeste, ils montrent les paysans prêts à casser la gueule à tous les salops qui les grugent : grands proprios, huissiers, records, gendarmes, percepteurs et autres grippe-sous.

Ah, foutre ! Faudrait pas croire qu'ils n'ont plus de sang dans les veines, les gas des campagnes. Dans les bons vieux temps, ils secouaient rudement les puces à leurs seigneurs. Ils avaient le chic pour accrocher propement les aristos aux arbres, et foutre le feu aux châteaux et aux turnes du gouvernement. En 89, c'est eux qui ont le plus contribué à la Révolution.

Et cependant ils n'avaient pas lu comme les bourgeois, les bouquins écrits par Voltaire et Rousseau. Eh bien, nom de dieu ! ceux d'aujourd'hui, sans s'être imbibés dans la cervelle les théories de Proud'hon ou de Karl Marx, sauront tout aussi bien foutre en l'air ceux qui les grugent.

Et les copains qui avaient écrit le flanche demandaient de créer une ligue entre paysans et ouvriers, une ligue à la bonne franquette, turellement, sans cotisations, statuts ni comité central.

Foutre ! elle n'est pas mauvaise l'idée, car les déchards de la ville et ceux de la cambrouse n'ont qu'à gagner à se connaître mieux. Actuellement, ils sont encore divisés par un tas de préjugés bêtes comme choux, entretenus par les canards bourgeois. Quant ils seront convaincus que leurs intérêts sont les mêmes, ils cogneront avec un ensemble épataant sur leurs exploiters.

D'autres copains ont développé au milieu des applaudissements de chouettes idées que le Père Peinard approuve de tout son cœur.

Par exemple, ils ont montré que dans le cochonne de Société actuelle, ceux qu'on appelle des voleurs sont presque toujours les volés, tandis qu'il n'y a pas pire fripouilles que ceux que s'intitulent honnêtes gens.

Nom de dieu ! un honnête homme, ce singe qui, sans faire œuvre de ses doigts, se procure des mille et des cent en faisant turbiner treize heures par jour des trifouillées de pauvres bougres !

Un honnête homme, ce proprio qui a dépensé cinquante mille balles pour se faire construire une maison qui en lui rapportera cinq cent mille en la louant à des familles auxquelles il mesure l'air et la lumière !

Et le pauvre bougre qui, ayant travaillé toute sa chienne de vie à enrichir son singe, se fâche un beau jour et reprend, en barbotant dans la caisse, une faible partie de produit de son travail, vous l'appellez un voleur !

Tonnerre de dieu ! le Père Peinard dit que c'est un honnête homme et qu'il n'a qu'un tort : ne pas casser en même temps la gueule à l'exploiteur.

Il était tard quand on a eu fini de dégoïser. Pas besoin de dire qu'on s'est quittés à regret ; mais dimanche prochain on va encore se revoir dans la même piaule.

Hélas, tous les bons bougres qui étaient là dimanche n'y seront peut-être pas, vu qu'il n'ont pas la galette pour flanocher huit grands jours à Pantin. Par contre, d'autres aminches qui n'avaient pu venir dimanche s'y trouveront c'est sûr.

Et foutre, ça sera aussi chouette, je le garantis d'avance.

L'ENTRÉE EN DANSE

Chouette suifard ! J'avais raison la semaine dernière, en disant que boulangers et cadettistes allaient se manger le nez avec un entrain épatant.

C'est des journaloux qui ont commencé le chabanais. La bande de Lissagaray d'un côté — de l'autre une trifouillée de types.

Ce qu'il doit se pousser du col le petit Lissagaray, de se voir le point de mire de tout ce tapage ! Il a toujours aimé le

flafla, le bouzan, et tout le fourbi qui met un homme en vedette. Il est servi à souhait pour le moment ; aussi je le vois d'ici, trotinant tout raide, comme un petit coq monté haut sur ses arçons, la crête droite.

On ne me verra foutre pas dans leurs disputes. Je regrette une chose, c'est que des bons bougres fassent le jeu des gouvernants et des exploités, en prenant fait et cause pour un côté ou pour l'autre. — Car pour moi, Boulange et Ferry, c'est kifkif !

Dépenser ses forces, recevoir des beignes et rendre des pains, tout ça pour la plus grande gloire de ces chameaux d'ambitieux — vrai faut être gourdiflot pour en venir là !

Eh foutre, y a tant de patrons qui méritent qu'on leur casse la gueule, — si vous avez du nerf à dépenser, dépensez le utilement.

Et les sergots croyez-vous qu'ils n'ont par le derrière fait pour recevoir des coups de pied ? Et les magistrats ? Et toute la horde des mangeurs du populo, les financiers, les rentiers, les proprios, ne vaudrait-il pas mieux leur tomber sur le casquin, que d'aller rue Montmartre s'écharper pour ou contre Lissagaray ?

LE DRAME DU VESINET

Vous avez lu dans les quotidiens la fin terrible des trois sœurs qui habitaient près de Paris, une assez belle piaule au Vésinet ?

Ça m'a foutu tout sans dessus dessous ! Voilà des pauvres filles, des bourgeoises qu'avaient été huppées, réduites à la misère.

La sacrée maladie qui court partout, qui détraque un tas de types, la rage du jeu, les avait envahies. C'est un mauvais signe pour les sociétés que cette manie, qui à des époques

prend les individus, les fait sortir de leur tempérament, et en fait des joueurs.

Ça veut dire qu'elle est bien malade la pauvre société — prête à crever, quoi ! quand les hommes, voyant que par un turbin normal ils n'arrivent à rien, se foutent à jouer — espérant que le bien-être va leur tomber tout rôti.

C'est à peu près comme l'augmentation des ivrognes — encore un signe de maladie sociale. Quand les pauvres bougres des villes se foutent à licher du tord-boyaux, ou à étouffer des perroquets, c'est pour oublier leurs emmerdements.

Dans une société un peu chouette, chacun aurait son contentement, on ne verrait pas ces salopises-là.

*
* *

Mais je me laisse emballer — j'en reviens aux trois sœurs Cuvelier. Prises elles aussi de la maladie du jeu, elles se sont foutues à fréquenter les courses.

Ah nom de dieu, elles ont été fauchées dans un rien de temps des quatre sous qui leur restaient !

C'est alors qu'elles ont vu radiner dans leur cambuse tous les cochons d'hommes de loi, ces maudits records, qui venaient bazarder leurs frusques et tout leur mobilier.

Voyez-vous, c'est une chose épouvantable que ce fourbi infernal ! Ça me fout en rage de voir que des types supportent d'être plumés par ces sacrépants.

Les trois sœurs ont laissé faire. Y a que le canasson qu'elles n'ont pas permis de vendre. Une des trois a sorti son revolver et a foutu la frousse aux records. Fallait commencer par là, mille bombes !

Quoi foutre après ? Leur tourne mise à sac, n'ayant plus que douze pétards pour toute fortune, orgueilleuses comme des petites bourgeoises qu'elles étaient, elles se sont décidées à se faire sauter le caisson.

Quand est venue la nuit, elles ont fichu quelques coups de revolver dans la caboche de leur canasson, autant à leur cabot ; puis ont arrosé la piaule de pétrole et se sont tuées à leur tour.

Ça a flambé toute la nuit, et le lendemain on les a trouvées aux trois quarts rôties.

Hein, nom de dieu, j'avais-t'y raison de dire que c'est horrible !

Cochonne de société ! Tu es si mal organisée qu'à tout bout de champ, y a des gas qui sautent le pas ; tu en dégoûtes des floppées de l'existence.

Et ce ne sont pas les plus mauvais, au contraire. Ce sont ceux qui t'auraient été le plus utiles bien souvent, si tu avais été assez mariolle pour tirer profit de leur nerf.

Enfin, tout ça changera un jour. La pourriture bourgeoise sera foutue à l'égoût, et n'étant plus empoisonné par cette charognerie, le populo se développera chouettelement.

Les bourgeois eux-mêmes que les bons bougres en colère auront épargnés, y trouveront leur profit eux aussi. Et s'ils n'étaient pas aussi culs, c'est eux-mêmes qui, sans aucune idée d'ambition, ni de domination, commenceraient le chambardement.

LES GERMINYSTES

Mille millions de bombes ! ils vont rudement bien nos classes-dirigeants.

Ces cochons-là qui passent à gueuler contre l'immoralité des ouvriers, le temps qu'ils n'emploient pas à les exploiter, ont tous fait tant d'excès, qu'ils ne trouvent plus de plaisirs assez émoustillants pour leur sale peau.

Les magistrats surtout, ces jean-foutres dont le métier est d'envoyer, en un temps et deux mouvements, sans les écouter, des floppées de pauvres diables, vagabonds et miséreux, pourrir dans les prisons. Est-ce l'habitude de porter une robe qui leur fait oublier leur sexe ? Possible, car de même que les ratichons, ils en pincet rudement pour le germinysme.

Eux, qui salent si rudement les pauvres gonzesses qui,

manquant de turbin et le ventre creux, demandent à la prostitution de quoi vivre, ils ont, les chameaux, de jolies petites turnes bien discrètes où des marchands de chair humaine leur livrent des mômes des deux sexes.

Une descente de police, faite tout récemment dans un établissement de bains de la rue de Nazareth a fait découvrir une quinzaine de respectables défenseurs de la morale bourgeoise en train d'inculquer vigoureusement leurs principes aux pensionnaires de la boîte.

Clément et Goron, qui ont dû faire la descente sur les plaintes réitérées de plusieurs négociants du quartier, devaient être rudement emmerdés, car la police n'aime pas se brouiller avec sa patronne la magistrature. Sans doute qu'ils avaient fait avertir en dessous-mains, les gros bonnets et qu'ils pensaient ne trouver là que le menu fretin. Sur la quinzaine qu'ils ont arrêté, ils en ont relâché cinq ou six, les plus huppés évidemment, et ont gardé le reste qu'ils relâcheront ou feront semblant de condamner pour faire oublier les autres.

BABILLARDE

Caen, août 89.

Cher Père Peinard,

J'étais à l'hôpital y a quelques jours; une fois de plus j'ai constaté la pourriture sociale dans laquelle nous vivons. Si vous insérez ma babillarde, je ferai enrager quelques-uns des grosses légumes de cette maudite cambuse.

Tous les matins, le médecin passe sa visite pour la frime. Il commence par le n° 1: — Rien de nouveau? Et vous? Et celui-ci, rien? — et celui-là, là-bas?.., etc.

Après avoir vu ce manège pendant vingt-six jours, sans qu'on s'occupât le moindrement de me soigner, je demande à la bigotte de sœur, si ça allait durer longtemps. Elle finit par me donner un flacon pour me frictionner. Cette fiole m'aurait

bougrement soulagé, mais une sale brute d'infirmier me la retire, disant que le médecin n'avait pas donné d'ordres.

Je commence par faire du potin dans la salle; si bien qu'on va chercher la sœur et un interne pour me faire coucher de force. J'avais fait un peu de propagande avant, de sorte que le lendemain on m'a fait décaniller, aussi malade qu'avant d'entrer.

Mais voici qui est plus dégoûtant; sous prétexte qu'un autre malade m'avait monté la tête — ce pauvre bougre qui est à l'hôpital depuis quatre ans, marche avec des béquilles et est incurable, a été foutu dehors, sur le rapport de l'infirmier et de la marmotte de sœur.

Un de ces quatre matins, il cassera sa pipe dans un coin, comme un chien abandonné.

Voyant que ce pauvre diable subissait les conséquences d'une chose où il n'était pour rien, j'interroge le charcutier avant de quitter la salle; il me répond que ça ne me regarde pas.

« Au nom de l'Humanité. je lui dis, prenez tous les malades de la salle, ce malade ne m'a jamais rien dit de personne. » Voyant que tous faisaient un tumulte à tout casser de protestation et de mécontentement, il finit par dire pour la frime: Changez cet infirmier de salle.

Quand au pauvre type, ils l'ont foutu dehors quand même, comme une bête. Il est en train de battre les pavés, sans rien à se foutre dans le fusil.

Bien à vous et à la Sociale,

UN COPAIN.

Ah dégoûtation, on les traite bien les malheureux dans notre sale garce de société!

Voilà un pauvre bougre tout écloppé, qui forcément est un peu grognon, sa maladie le rend grincheux — et parce qu'une sale bigotte et un infirmier l'accusent d'avoir monté la tête à un copain de chambre, on le fout dehors.

C'est ignoble, nom de diou! c'est pas vrai ce qu'ils disent,

ces sales merles ; — j'ai plutôt confiance dans le gas qui m'écrit et dans toute la chambrée qui faisait du pet, que dans ces rosses d'employés d'hospice.

Malgré ça, à supposer que le vieux ait *monté la tête*, pas à un malade, mais à dix — eh foutre, serait-ce une raison pour l'envoyer crever dehors ?

Est-ce qu'on ne doit pas, surtout dans une piaule où on garde des pauvres types éprouvés par la maladie, tenir un peu de compte de la mauvaise humeur que leur cause la souffrance ?

Ah, on se fout bien de tout ça, dans ces boîtes de malheur.

Aussi, ce qu'ils me puent au nez les hospices, — ils me dégoutent autant que les prisons !

LE MUSÉE DES HORREURS (N° 6)

Car leur plus grande préoccupation, à ces salops-là, ne semblait pas tant encore de tripatouiller les pauvres bougresses, en vraies brutes qu'ils étaient, que de déchiqeter ce beau terrain, en y piquant des pieux et en y creusant des fossés. Le chef, qui avait déjà pris trois femmes pour lui tout seul, accaparait encore la moitié du champ, tandis que deux de ses larbins qui se contestaient la possession d'un petit arbre, se foutaient des coups de poing sur la gueule.

— Voilà, me dit mon guide, l'origine de la propriété individuelle. Ce terrain qui produisait pour tout le monde, qui était à tous en général et à personne en particulier, de même que l'air et les rayons du soleil, tu le vois divisé entre tous ces conquérants.

Cet homme, qui commande parce qu'il est le plus fort, en a pris pour lui la plus grosse part. Les autres ont cru faire merveille en se partageant jalousement les moindres mottes de terre ; mais, comme, le lendemain même, les uns auront abandonné leur part, les autres agrandi la leur, parmi les

hommes de la génération suivante, il naîtra des riches et des déshérités, ce qui entraînera des misères, des révoltes et des luttes sans fin.

— C'est foutre bien vrai ! m'écriai-je. Quand des salopiots bafouillent qu'ils sont propriétaires légitimes d'un terrain grand comme la moitié de Pantin, parce qu'ils sont les fils de leurs paternels, on peut leur répondre que leurs paternels étaient des filous puisqu'ils ont chapardé pour eux tous seuls ce que la nature a laissé à tous, et qui suffirait pour faire vivre une population.

Mais, ces pauvres bougres, continuai-je en montrant les prisonniers, qu'est-ce que ces cochons vont en foutre ? Est-ce qu'ils vont les bouffer à la croque-au-sel ?

— Non, me répondit le copain en secouant la caboche. A l'époque que tu vois représentée devant toi, les conquérants sont moins sauvages — ou plutôt ils sont plus malins. Au lieu de tuer sans profit tous ces malheureux, ils leur laisseront la vie afin de les faire travailler pour eux.

— Ah ! les filous, gueulai-je, ils ne se contentent point de se partager le bien commun qu'ils ont volé aux autres, il faut encore qu'ils les exploitent toute leur vie.

— Et ce qu'il y a de plus triste c'est que ce n'est que le commencement. Les fils des voleurs naîtront plus ou moins dans l'abondance, les fils des volés naîtront tous dans la misère et la servitude ; chaque fois qu'ils se soulèveront, réclamant un peu de bien-être et de liberté, il n'y aura pas de répressions assez cruelles contre eux. Sous les noms d'esclavage, servage, salariat, cet état se perpétuera pendant des milliers et des milliers d'années.

— Ah ! merde ! exclamai-je.

Te dire en détail tout ce que mon guide m'a montré ensuite y aurait pas mèche. C'était un spectacle intéressant comme pas un, mais je te fous mon billet que c'était aussi bougrement lugubre.

Nom de dieu, a-t-elle été assez couillonne notre pauvre Humanité de se laisser tondre depuis qu'elle existe par un tas de salopiots qui n'auraient pas duré cinq minutes, si les bons

bougres avaient eu l'intelligence d'y voir clair et de se rebiffer avec ensemble ?

Il n'y avait pas que des figures de cire dans ce musée, mais aussi des tableaux, des statues et des instruments de toutes les époques. Toutes les armes avec lesquelles nos bourriques d'ancêtres se sont charcutés pendant des siècles et des siècles, tous les outils de torture, les carcans d'esclaves, les chaînes, les potences, les bûchers et les échafauds étaient là, fonctionnant sur des automates représentant les condamnés de toutes les époques. C'était à vous donner la chair de poule.

— Les malheureux que tu vois voués à ces supplices, me dit mon compagnon, sont ceux qui, dans une époque d'ignorance et d'oppression, ont commis le crime de penser et d'agir en hommes libres. Celui que tu vois cloué par les pieds et les mains à une potence est un ouvrier illettré, de beaucoup de sentiment, qui a prononcé quelques discours contre les riches et les gouvernants de son époque.

Ceux-ci l'ont fait mourir; plus tard, quelques ambitieux, qui se donnaient comme les disciples de cet homme, en ont fait un Dieu, ce qui leur a permis de parler en son nom et de devenir les maîtres du monde. Regarde, sur ce grand tableau à ta droite, tous ces pauvres fous se précipiter devant un charlatan vêtu d'une robe de femme, qui leur distribue de grands pains à cacheter. Ils les avalent avec empressement, se figurant qu'ils absorbent leur dieu et qu'ils s'identifient avec lui.

Foi de Renaud ! ça m'enquiquinait, ce que me dégoisait là mon guide, car enfin, je comprenais qu'il s'agissait de la religion catholique qui n'est ni plus ni moins bête que toutes les autres; moi aussi, dans le temps, j'en avais avalé des sacrés pains à cacheter; ce n'était fouter pas ma faute, mes paternels ne m'avaient pas consulté pour me faire faire ma première communion. N'empêche que ça m'embêtait rudement d'avoir été aussi tourte.

(A suivre)

L'imprimeur-Gérant, WEIL,
mp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette. — Paris.

VENTE EN GROS DU **Père Peinard**

11 rue du Croissant — PARIS

LA RÉVOLTE, communiste-anarchiste

Hebdomadaire, Supplément littéraire tous les quinze jours.

L'ATTAQUE, organe anarchiste

Hebdomadaire — 5 centimes le numéro.

LE DRAPEAU NOIR, organe anarchiste

Paraissant tous les quinze jours — 5 centimes le numéro

58, rue du Moulin Saint Josse ten Noode

Bruxelles (Belgique)

Adresser toutes les correspondances concernant le **PÈRE PEINARD** au nom de l'Administrateur, 16, rue du 4-Septembre — Paris.

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement tout ce qui a paru du **PÈRE PEINARD**.
